

je vous avais dit dans les lignes précédentes, écrites deux ou trois jours avant ; il me semblait que j'avais épuisé mon sujet ; mais à peine avais-je pris place dans l'église, que je m'aperçus, à mon grand regret, que j'avais omis de vous signaler bien des travers à éviter. J'étais placée sur le bord d'un des principaux passages ; mais quelque large qu'il fût, les belles dames trouvaient moyen d'effleurer une chaise de leurs vastes jupes faisant écrier à la fois la soie de la robe et l'empois des jupes bouffantes : c'était un *froufrou* étourdissant, que renforçaient encore d'incroyables mouvements d'épaules, une démarche pressée et rapide et le brusque déplacement de chaises. Sont-ce là, me disais-je, les manières d'une femme comme il faut, et est-ce dans la maison du Seigneur que l'on doit paraître ainsi occupée de soi et troubler toute l'assistance du frolement de ses robes ?... Je vous laisse, mon enfant, le soin de répondre à cette question, et je suis sûre que vous aurez soin de diminuer le nombre de jupons amoncelés plutôt que de faire lever toutes les têtes sur votre passage et distraire tous les cours.

"Vous vous souviendrez de ce que je vous disais dans mes conseils au sujet de la toilette à l'église : 'Je n'aime pas une toilette à effet à l'église ; il me semble que lorsqu'on va s'incliner aux pieds du Seigneur pour y reconnaître sa faiblesse, il est peu séant de se couvrir des signes extérieurs de la vanité et de l'orgueil.'

"Si la prétentieuse et bruyante démarche de quelques femmes n'avait déjà si tristement frappée, quel ne fut pas mon chagrin lorsque, me faisant observatrice à votre profit et malgré la sainteté de la maison du Seigneur, je remarquai l'air hautain, protecteur, avec lequel beaucoup trop de femmes gagnaient leur place, dérangeant, sans même payer la politesse qu'elles exigeaient d'un sourire d'excuse, dérangeant, dis-je, les gens modestement vêtus sans se préoccuper des distractions et de l'humeur qu'elles pouvaient causer. Mais du moins, pensais-je, une fois installées sur leur prie-Dieu, ces belles dames vont songer au but de la visite qu'elles font au Seigneur et déposer leurs arrogantes manières... Mon charitable espoir devait encore être trompé. Après une très-légère inclination de tête, les grands airs reprirent leur cours, et vraiment, à voir ces têtes parées se promener sur l'auditoire, on se fixait sans fléchir vers l'autel, on eût pu oublier aisément où l'on se trouvait et se croire dans une réunion mondaine, où le seul soin des assistantes était de dominer et d'écraser autrui du poids de sa supériorité. Et dans le nombre de ces femmes, beaucoup, la majeure partie même étaient jeunes ; il ne leur aurait fallu, pour paraître presque des enfants, qu'un peu de cette aimable simplicité qui devient chaque jour plus rare. Beaucoup assurément n'avaient pas dans le cœur l'orgueil que marquait leur tenue, beaucoup s'humiliaient dans le fond de l'âme pendant que leur physiognomie démentait leurs sentiments et les faisait mal juger. Pauvres jeunes femmes ! elles s'imaginaient prendre une apparence de dignité, de *comme il faut*, et elles offensaient Dieu et blessaient le regard des hommes. Je n'insiste pas ; votre bon esprit a saisi, j'en suis sûre, toute ma pensée, et désormais plus encore que par le passé, vous vous efforcerez, à l'église, de vous montrer simple, modeste, bienveillante et polie.

"Ah ! j'oubliais une dernière recommandation : à l'église, *sous aucun prétexte*, on ne donne ni on n'accepte le bras. Dans le cas d'un mariage seulement, la personne qui conduit la mariée lui offre la main.

"Je termine ce paragraphe par une citation empruntée à un spirituel, mais peu dévot critique, afin qu'elle corrobore tout ce qui précède, et vous prouve que ce n'est pas seulement au point de vue chrétien, mais à celui même des convenances mondaines, que votre tenue à l'église doit être irréprochable.

"Les femmes mondaines, dit-il, ont une singulière religion : c'est le dimanche, en grande parure, qu'elles font à Dieu, dans ses églises, une visite de cérémonie, à l'heure où tout le monde y va et où elles espèrent bien ne pas rencontrer le maître de la maison ; alors, chacune, sous prétexte de prier Dieu, ne néglige aucun moyen de le faire oublier aux autres ; par la parure, par les attitudes, on s'efforce d'attirer l'attention des fidèles et de les danner, en leur faisant adorer des idoles."

(A continuer.)

Bulletin des Publications et des Réimpressions les plus Récentes.

Paris, mars et avril 1865.

GARNIER : Traité des facultés de l'âme, contenant l'histoire des principales théories psychologiques, par Adolphe Garnier ; 3 vols. in-18, livr. 1-474 p. Hachette. 10 fr. 50 c.

LAPRADE : Les voix du silence, poème, par M. Victor de Laprade ; in-18, 224 p. Dentu. 3 fr.

LÉVY : De l'enseignement des langues vivantes en France, par M. Lévy, professeur au collège Louis-le-Grand ; in-8, 44 p. Fouraut.

MAY : Histoire constitutionnelle de l'Angleterre depuis l'avènement de George III, 1760-1801, par T. E. May, traduite de l'anglais, avec une introduction, par C. DeWitt. 2 volumes, 12 fr. Lévy.

Londres, février et mars 1865.

WRIGHT : The Life of Major General Wolfe, founded on original documents and illustrated by his correspondence, by Robert Wright ; in-8, 626. Chapman and Hall. \$3.50.

Cet important ouvrage est orné d'une photographie faite sur un tableau du temps, où Wolfe est représenté plus jeune et plus beau que dans les portraits que l'on voit ordinairement. Le récit des efforts immenses que fit l'Angleterre pour conquérir le Canada vient tout-à-fait à propos dans un temps où des politiques et des écrivains anglais parlent ouvertement de l'abandonner.

Nous avons vu avec plaisir que l'auteur a fait justice des reproches adressés tant de fois à la mémoire de Montcalm au sujet de l'affaire du fort William Henry. Il admet que le général français fit tout en son pouvoir pour empêcher les cruautés des Sauvages.

M. Wright s'efforce de démontrer l'absurdité de l'anecdote du dîner d'adieu de Pitt à Wolfe, laquelle a été rapportée principalement sur l'autorité de Lord Temple. Il ne craint point pour cela d'attaquer la véracité de ce personnage, et s'appuie surtout sur l'in vraisemblance de la chose. Mais le vrai n'est pas toujours vraisemblable. Il est difficile, en effet, de croire qu'un homme de la trempe d'esprit de Wolfe aurait pu s'oublier en de ridicules gasconnades dans un pareil moment, et même brandir son sabre à la table du premier ministre. L'anecdote admise, on concevrait aisément la stupeur de Pitt et l'exclamation qu'on lui prête après le départ du jeune général : "Grands dieux ! en quelles mains ai-je placé l'honneur et les intérêts de l'Angleterre !" Il faut dire, cependant, que l'auteur rapporte lui-même plusieurs traits de son héros qui, sans être d'une aussi grande excentricité, ne sont pas non plus à dédaigner. Sa réputation d'homme enthousiaste et exalté était tellement établie, qu'après la prise de Louisbourg un envieux se permit de dire en présence du roi : "*That man is mad*," ce qui en anglais veut dire indifféremment son ou enragé. Je voudrais bien alors, reprit le judicieux monarque, qu'il mordit quelques autres de mes généraux.

RUSSELL : Canada ; its Defences, Conditions and Resources ; By W. H. Russell, LL.D. 80 352 p. deux cartes. Bradbury and Evans.

Le correspondant du *Times* a mis à profit sa courte excursion au Canada, et il a publié, juste au moment où la question canadienne arrivait à son apogée, le livre que le public, ce qui veut dire les abonnés du *Jupiter* de la presse, attendait de lui. Un volume de trois cent cinquante pages pour un voyage de trois semaines au plus, c'est être encore bien modeste ; nous connaissons d'autres touristes qui, avec deux jours passés l'un au St. Lawrence Hall, l'autre aux chutes de Montmorency, ont donné deux gros volumes à leurs éditeurs de Londres ou de Boston. Du reste M. Russell a de quoi faire excuser bien des erreurs géographiques et autres ; il se déclare fort et ferme en faveur du système colonial ; ne pense pas qu'il soit impossible de défendre le pays contre une invasion américaine, pourvu que le gouvernement impérial et la colonie de son côté y mettent toutes leur ressources, et tout en se plaignant un peu de l'apathie des Canadiens-français, qui ne se sont pas enrôlés en assez grand nombre parmi les volontaires, il compte beaucoup sur eux dans le cas d'un danger réel. Somme toute, il y a moins d'ontrecuidance dans ses appréciations que dans celles de la plupart des écrivains étrangers qui se mêlent de nous juger.

Nous pouvons donc facilement, lui pardonner d'avoir pris la rivière St. Charles pour un lac, le Récollet Hennepin pour un jésuite, les excellents tableaux de la chapelle des Ursulines à Québec pour des croûtes, et d'avoir placé le canal du Rideau entre le lac Huron et la rivière des Outaouais, ce qui serait du reste fort désirable. Il y a quelque chose de plus grave, il est vrai, dans la manière dont il traite nos anciens missionnaires qui, selon lui, n'auraient travaillé à convertir les Sauvages qu'afin d'en faire de plus furieux ennemis des Anglais. Les anecdotes suivantes, dont nous lui laissons la responsabilité, ne manqueront point d'amuser nos lecteurs :

"Autrefois, dit M. Russell, on distribuait aux patrouilles de la frontière des pistolets à silex ; mais depuis, comme de raison, on a introduit partout les armes à capsules. Cependant, il y a quelque part, à Londres, un brave fonctionnaire, qui n'ayant point reçu de contre-ordre à cet effet, continue d'expédier des barils de pierre à fusil avec une régularité digne de tout éloge. Nous avons tous entendu parler de la prévoyance des autorités métropolitaines, qui expédièrent des cuves pour approvisionner d'eau notre flottille des lacs, oubliant qu'elle naviguerait sur des mers d'eau douce ; mais j'ai entendu raconter, dans la citadelle, un trait de génie encore plus fort.

"Un vaisseau entra, il y a quelque temps, dans le port de Québec, ayant une énorme pièce de bois, qui s'étendait sur le pont, de la poupe à la proue, et qui était d'ailleurs consignée au garde-magasin de la place. Cette poutre gigantesque avait été un véritable fléau pour l'équipage et les passagers, elle se trouvait constamment dans le chemin de tout le monde, et dans une tempête elle avait failli causer la perte du vaisseau. Le quartier-maître général épuisa les ressources de son génie et de ses finances pour faire transporter sur la citadelle cette énorme machine, qui était... nous vous le donnons en mille, qui était tout bonnement un mât pour le pavillon de la tour, un énorme pin du Canada que l'on avait expédié à Londres pour l'y arrondir convenablement et que l'on renvoyait au pays de sa naissance, le tout aux frais de cet honnête John Bull !"

Morale : pour bien connaître un pays, M. Russell, il faut y avoir résidé un temps raisonnable ; alors on n'envoie point de l'eau à la rivière... et on ne prend point les rivières pour des lacs.